

Jean-Pierre Drapier

Envie et jalousie normales et pathologiques *

Quand les collègues du Collège clinique de l'Ouest m'ont demandé d'intervenir dans le cadre de leur enseignement, je leur ai dit oui, malgré un emploi du temps très chargé, parce que je les aime bien, parce que Rennes est une belle ville et parce que, sans doute, le narcissisme est toujours flatté quand on pense avoir quelque chose à dire, en particulier sur ce qui nous tient à cœur : la psychanalyse. Par contre, je n'avais alors aucune idée de ce que j'allais dire, de ce que j'avais à dire de particulier, qui ne soit pas mille fois rebattu depuis septembre sur ce thème. Puis m'est venue, grâce à un enfant que je rencontre depuis plusieurs années (c'est souvent la clinique du Un qui nous fait réfléchir plus largement), une idée particulière, très particulière peut-être, voire un peu folle à mener à bien, car sans référence : parler de la jalousie chez un enfant autiste.

Tout d'abord je ferai quelques développements sur cette relation à l'autre, aux autres et à l'Autre que sont l'envie et la jalousie.

Mise en place de l'envie et de la jalousie

Envie et jalousie : deux affects qui concernent le sujet de manière non symétrique dans sa relation à l'objet, à l'autre et à l'Autre. Deux affects infantiles qui poursuivent l'adulte normalement névrosé vont structurer sa personnalité et donnent sa coloration à la psychose. Deux affects, souvent confondus dans le langage familier et dans la vulgate analytique, que notre année de travail contribue à distinguer et à articuler.

Dans l'envie, le sujet est privé du bien, de l'objet, alors que l'autre l'a, est comblé. L'envie se rapporte à l'objet de jouissance de l'autre et, à ce titre, convoque le phallus aussi bien comme présentification de cet objet que comme instrument de la jouissance et objet qui provoque l'amour et le désir de l'Autre. Il est supposé compléter l'autre et, à ce titre, il est indifférent qu'il soit un besoin, une nécessité pour le sujet : c'est la vision de l'obscénité de cette jouissance qui le fait pâlir, pour reprendre l'image

augustinienne. « Telle est la véritable envie. Elle fait pâlir le sujet devant quoi ? Devant l'image d'une complétude qui se referme ¹ [...]. »

L'envie convoque l'incomplétude du sujet et ouvre la voie au manque et ainsi au désir. Elle est pré-fantasmatique, puisqu'elle est l'enforme du fantasme, comme on le voit bien dans le *penisneid* de la petite fille : elle n'a pas de pénis comme son frère, elle l'envie et enrage, elle pense qu'elle en aura un plus tard, que papa lui donnera, lui donnera sous la forme d'un enfant, et si ce n'est lui, car il y a maman, ce sera un autre, etc. On voit là que l'envie n'est pas seulement une valeur négative, antisociale, mais qu'elle contribue au lien social et à l'érection subjective.

Enfin l'envie se joue sur le plan spéculaire, terme à prendre au plus près de sa signification, de ce qui se réfléchit dans le miroir ; elle se joue à deux sur l'axe *a-a'*. L'envie se joue du sujet au petit autre, l'envie est purement imaginaire même si l'objet dont le sujet est privé est réel.

Dans la jalousie, le sujet possède le bien, a l'objet, et l'Autre le convoite, veut le déposséder, le dépossède ou l'a dépossédé. Ces différents temps sont particulièrement frappants dans la jalousie amoureuse, brouillant les cartes entre délire amoureux et délire psychotique. Nul besoin pour le paranoïaque d'une dépossession effective : l'Autre lui veut du mal et veut donc jouir de son objet le plus précieux ; l'amoureux souffre au contraire d'un acte ou d'une volonté effective soit de l'autre soit de l'aimé(e), ou, comme le décrit Freud ², fait de l'ombre de cette menace une condition de la passion. Cet affect convoque le narcissisme sur le mode de la blessure mais aussi la jouissance sous la forme de la haine jalouse que Lacan nommera *jalouissance* ³.

Si l'envie est binaire, la jalousie est ternaire : le sujet, l'objet et l'Autre accapareur. En 1949, dans « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience analytique » (je donne tout le titre pour souligner dans quoi s'insère la question de la jalousie), page 94, Lacan écrit : « Ce moment où s'achève le stade du miroir inaugure, par l'identification à *l'imgo* du semblable et le drame de la jalousie primordiale, la dialectique qui dès lors lie le *Je* à des situations socialement élaborées. » Si l'envie est le drame qui se joue dans le miroir, dans le stade du miroir, la jalousie est celui de la sortie de ce stade, elle est postérieure et ouvre sur le social. Certes, tout va dépendre de l'aperception de l'Autre dans ce lien social.

D'abord dans la névrose. J'ai repris une définition que donne Alain Vanier et qui me semble bien résumer la problématique névrotique : « Le névrosé est aux prises avec un problème, l'Autre. Qu'est-ce que l'Autre et la nature de ce lien ? Il y a l'Autre du signifiant, l'Autre du langage, et puis il

y a l'Autre du corps. Le problème de cette relation avec l'Autre, c'est que l'Autre n'existe pas. Versant signifiant, il est le lieu du signifiant, du trésor des signifiants. Il est l'Autre du savoir et une instance de vérité. Mais notre culture disjoint précisément savoir et vérité, condition paradoxale de la psychanalyse même. Le transfert montre que ce savoir est un savoir supposé. Or, non seulement le névrosé suppose ce savoir chez l'Autre, mais de plus il pense que, de ce savoir, l'Autre jouit ⁴. »

On peut schématiquement décrire dans ce mode de relation à « l'Autre qui n'existe pas mais quand même » deux formes :

– l'hystérique passe son temps à se demander ce que lui veut l'Autre ; son énigme est de savoir ce qu'elle est comme objet dans le désir de l'Autre, à provoquer ce désir s'il est absent ou insuffisant, et à le fuir s'il est trop manifeste. Veut-il jouir d'elle ? Peut-elle le faire jouir ? Comment le priver de cette jouissance ? Quelle que soit la réponse de l'Autre, quel que soit leur mode de relation, c'est l'insatisfaction qui domine, le « ce n'est pas ça que je te demande » ;

– l'obsessionnel, lui, passe son temps à demander des comptes à l'Autre sans que jamais ces comptes tombent juste. L'Autre à qui est virée la jouissance du sujet, l'Autre qu'il faut faire jouir sans espoir de le satisfaire ; cet Autre qui, *in fine*, l'empêche (c'est le mot de Lacan pour l'obsessionnel, « l'empêchement ») de désirer, de jouir, de vivre et qu'il faut tuer : l'Autre mortifère et à tuer fait partie de la position subjective de l'obsessionnel. Lacan a pu dire ainsi que « Totem et tabou » est un mythe obsessionnel.

L'hystérique insatisfaite de sa relation à l'Autre, l'obsessionnel empêché par cette relation ; qu'en est-il du psychotique ?

Si l'hystérique se pose la question de ce que lui veut l'Autre, *Che vuoi ?*, le paranoïaque a la réponse et il en a même la certitude : l'Autre lui veut du mal. Si l'obsessionnel se doute que l'Autre aspire sa jouissance, le paranoïaque sait que l'Autre jouit de lui, de son corps, de ses pensées, inventions, trouvailles, etc. Il sait qu'il est l'objet de jouissance de l'Autre, d'un Autre réduit à sa dimension imaginaire d'Autre absolu de méchanceté. Le Dieu de Schreber aime trop, exige trop, n'est pas garant du sens, donc est hors discours, et ne laisse pas l'initiative au sujet. Schreber se plaint que cet Autre rapporte tout à lui, ce que Lacan retient comme un élément essentiel pour poser le diagnostic de psychose : « Le délire commence à partir du moment où l'initiative vient d'un Autre ⁵. » Cet Autre est trompeur, trompeur de ne pas être garant du symbolique, du sens, d'être imaginairement jouisseur du sujet : puisqu'il le trompe, le sujet ne peut qu'en être jaloux, le tromper et pourtant lui imputer la tromperie.

Si dans la paranoïa « la jouissance est identifiée dans le lieu de l'Autre ⁶ », ce qui tout de même est une manière de faire consister l'Autre, dans la schizophrénie tout se passe comme si cette dimension n'était plus opérante ou comme si son inexistence était mise à nue, l'Autre n'étant chargé d'aucune référence et par là ne chargeant le sujet d'aucune référence : celui-ci est délesté, vide, aux prises avec l'absence du sens. Le langage peut être un code mais fondamentalement il ne signifie rien, laissant un sujet désarrimé et aux prises avec sa jouissance : il jouit sans limite, sans entrave, son corps n'est pas marqué par l'Autre inconsistant, ni voleur de jouissance, ni jouisseur du sujet, mais se trouve ravagé par cette jouissance sans limite. D'ailleurs son corps est disjoint de lui, non *narcissisé* et peut subir tous les outrages et les avatars tant par l'écrit, la découpe, la scarification, la négligence et l'incurie : peu de place pour la jalousie d'un Autre qui n'existe pas ou l'envie d'un objet qu'il n'aurait pas ; l'objet, il l'a, il l'a intimement incorporé, « il l'a dans la poche » pour reprendre un syntagme lacanien connu.

Et l'autisme alors ? L'autisme n'existant pas, je reprendrai la question, non pas de l'autisme, mais des autistes plus tard, à part. Je voudrais d'abord finir cette mise en place de l'envie et de la jalousie.

Dans la névrose, ces deux formes de relation à l'Autre se conjoignent dans la rivalité : le rival aimé peut prendre soit la forme d'un parent dans le complexe d'Édipe, soit la forme du frère dans le complexe d'intrusion.

Cette rivalité œdipienne ou cette *frérocité* se résolvent dans l'identification qui fait du rival un semblable, une image idéale, voire un objet d'amour identique au sujet (genèse possible des choix homosexuels selon Freud ⁷). Dans cette métaphore, où l'identification se substitue à l'affect dangereux, les signifiants se substituent à la jouissance et permettent ainsi une relation à l'Autre et aux autres pacifiée. La question qui reste en suspens est celle de la réalisation de ce processus idéal : bien trop souvent Caïn reste inégal à la fraternité et veut tuer Abel... En particulier à notre époque où quelque chose semble dérégulé dans la civilisation. Cette crise de civilisation est aussi une crise des sujets, pris au Un par Un. Cela pose les questions suivantes : comment civilisation et sujet s'articulent-ils ? Quoi de neuf dans cette articulation ?

Freud définissait ainsi la civilisation : « La totalité des œuvres et organisations dont l'institution nous éloigne de l'état animal de nos ancêtres et qui servent à deux fins : la protection de l'homme contre la nature et la réglementation des relations des hommes entre eux ⁸. »

Je vous renvoie à ce qu'écrit Brigitte Hattat dans « L'efficace de la phobie », conférence donnée ici même : « Il suffit qu'un certain nombre de

signifiants commencent à s'articuler entre eux pour que le sujet émerge et retrouve sa place. C'est bien d'une certaine structuration, non pas du réel mais du signifiant, que dépend le rapport du sujet. C'est pourquoi toute intrusion d'éléments nouveaux pouvant mettre en cause ou ébranler cette structuration subjective représente une menace. Ce qui est en cause, ce n'est pas tant la perte de quelque chose mais que tout fiche le camp. Ce n'est pas le manque dans l'Autre qui est angoissant mais ce qui peut surgir de jouissance prête à tout englober⁹. »

Or, à l'heure actuelle, tout bouge, tout fiche le camp en même temps : le père, le statut sexuel, le métier, la famille, les religions, les idéaux, etc. En bref, tout ce qui assurait une identité sociale bien consistante, bien repérée, tranquille quoi : l'alliance du *Pater familias* et du discours du maître était bien reposante.

Des traits d'identité sociale de plus en plus homogènes dans les communautés, des rapprochements des Autres et de leur jouissance entraînant la ségrégation, un rapprochement de l'Autre qui met à mal les traits de singularité du sujet : nous sommes décidément passés du malaise dans la civilisation au mal-être dans la civilisation et tout laisse à craindre que cela ne se cristallise dans des retombées agressives, un étripage général expiatoire. On voit quelques signes localisés d'incendies dont on se demande à chaque fois s'ils vont se généraliser. Caïn, petit joueur dans la Bible, ne connaîtrait plus de limites à sa *frérocité* : les machineries identificatoires étant en panne, envie et jalousie ne trouvent plus leurs résolutions névrotiques banales.

Donc cette mise en place a tenté de balayer ces deux affects dans leur rapport tant aux différentes structures qu'au social. Qu'en est-il de mon propos qui concerne les autistes ? Il faut là aussi que j'en passe par une...

... mise en place de la question de l'autisme

Elle va être carrée : l'autisme n'existe pas, c'est-à-dire ne constitue pas une entité nosographique à part, ni à l'intérieur des psychoses ni comme quatrième structure. Par contre il y a une consistance certaine à parler des autistes et de syndromes autistiques, voire de troubles du spectre autistique comme le fait le DSM. Après tout, on parle bien de syndromes dépressifs ou de dépressifs sans que cela en fasse une structure à part, ni une sous-classe de la psychose ou de la névrose. Il faut, à mon sens, concevoir le syndrome autistique comme une construction transstructurelle et en même temps *superstructurelle*, c'est-à-dire s'élevant au-dessus de la structure, venant la

masquer à chaque fois qu'il y a un empêchement ou une impossibilité d'entrer dans l'aliénation.

Il y a deux avantages à raisonner ainsi. D'abord, pouvoir intégrer dans ce tableau des mécanismes divers, de toute évidence présents à des degrés variables : mécanismes génétiques, métaboliques ou autres causes organiques et mécanismes subjectifs. Ensuite, mieux comprendre les modes de sortie de l'état autistique : tantôt on parle de sortie par la paranoïa (Rosine et Robert Lefort), la schizophrénie, la *normose*, tantôt par... l'autisme (Jean-Claude Maleval). Tout cela semble bien vrai : si l'état autistique se construit au-dessus de la structure, alors on en sort, ni plus ni moins, par où on y est entré !

Le premier savoir déposé par la psychanalyse et la clinique quotidienne concernant les autistes est qu'il n'y a pas de définition valable de l'autisme par la psychiatrie au sens qu'il n'y a pas d'unité nosographique mais au contraire une grande hétérogénéité étiologique, formelle et de pronostics.

Par contre, la perspective psychanalytique permet de donner du syndrome autistique, quelle qu'en soit la cause (psychogène, organique ou un mixte des deux), une vision qui le rapproche d'une structure :

- il y a la persécution par l'Autre et par les signes qui manifestent son existence : le regard, la voix, le toucher, le désir, la volonté, les commandements, les injonctions surmoïques, le changement de cadre (le fameux besoin d'immuabilité). Tous ces signes marquent la présence de l'Autre, son existence dans l'*Umwelt*, son hétérogénéité radicale à l'*Imwelt* mal assuré du sujet. L'Autre est donc intrusif, dangereux ;

- à cette persécution, à ce danger répond la tentative d'annuler l'Autre (mutisme, néolangage, refus du regard, du toucher) et le ou les petits autres dans leurs présences et leurs désirs (l'ignorance superbe de l'autiste, l'agressivité ou la réduction de l'autre à un prolongement utilitaire) ;

- n'est pas construit un corps imaginarisé, obéissant à la découpe signifiante en particulier au niveau des orifices et des extrémités (troubles alimentaires, défécation, troubles de la marche, etc.) ;

- l'autiste reste au bord de l'aliénation, n'en pâtit pas ou pas encore, si on considère que pour certains enfants l'autisme n'est pas une structure définitive. En tout cas, la seule structure pouvant se réclamer vraiment de l'autisme se trouve là, dans ce vacillement quant à l'aliénation signifiante. Il reste un pur S. Que ce soit la psychose, l'arriération mentale, un déficit enzymatique, un gène en trop ou en moins, l'important reste cette impossibilité de se faire représenter, aliéner par un signifiant : S1/S.

L'autiste, comme le paranoïaque, n'est pas sans Autre, Autre qui en a même quelques traits de persécution et de toute-puissance, Autre réel, radicalement hétérogène. Par contre, du fait de son rapport vacillant à l'aliénation signifiante, il y a une inconsistance, comme chez le schizophrène, de l'Autre comme trésor des signifiants, de l'Autre de la signification. L'autiste a un Autre scindé, schizoïde dirais-je. Ce qui complique encore les choses c'est que le dire « au bord de l'aliénation » (J.-C. Maleval reprenant C. Soler) montre bien les phénomènes de frontières qui peuvent se produire : tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon les sujets ou selon l'histoire d'un sujet, sa structure sous-jacente ou la mobilisation possible.

D'où quand même une coloration particulière de l'envie et de la jalousie chez l'autiste.

Envie et jalousie chez l'autiste

L'envie, comme nous l'avons vu, suppose déjà la mise en place spéculaire du moi, de l'*Inwelt* et donc de l'*Umwelt*. Or le moi de l'autiste n'est pas vraiment en place, et dans l'*Umwelt* c'est un Autre réel, menaçant qui existe tandis que les petits autres sont annulés, inexistantes. Il n'y a alors pas d'envie au sens de l'*invidia* : l'envie d'un objet dont est privé le sujet alors qu'un autre en jouit. Il peut y avoir, et il y a, envie d'un objet, d'un jouet, d'un stylo ou autre, mais c'est plus du besoin qu'il s'agit, besoin de s'en servir, d'en jouir, dans l'absence du calcul du petit autre en train de s'en servir. Nous voyons cela dans le groupe dit relationnel petite enfance ou dans nos cabinets : l'enfant va se servir dans les mains de l'autre, l'en dessaisit sans prendre garde à ses cris, ou à ses pieds, mais sans intention de lui nuire ni de l'en priver ; il le prend parce qu'il le veut, parce qu'il en a envie au sens familier comme on a envie d'un café ou d'une cigarette. Nulle dialectique avec l'autre, qui est annulé, gommé dans son altérité.

Pour la jalousie, la question se pose autrement. Nous avons vu que pour être jaloux il faut posséder un objet et avoir peur qu'un Autre menace de le prendre. Or, ces deux conditions sont remplies pour l'autiste : d'une part le grand Autre est là menaçant, envahissant et intrusif, un grand Autre sans parole, hors symbolique, donc un Autre avec qui on ne peut pas négocier ; d'autre part, il y a des objets pour l'autiste : l'objet de la pulsion, l'objet autistique et le double.

Il y a en particulier trois objets de la pulsion qu'il ne veut pas céder à l'Autre. L'exigence de l'Autre à vouloir les accaparer peut conduire à la panique ou à l'effondrement :

– la voix, objet de la pulsion invocante : l'autiste garde sa jouissance vocale pour lui, soit par le mutisme, forme la plus radicale du « tu ne l'auras pas », soit par la lallation, le fait de jouer avec la *motérialité* de la langue, sa musicalité, son rythme, en restant hors sens, hors discours, ou par une manière plus raffinée en étant verbeux, allusif ou en se perdant dans les explications sans intérêt ou le technicisme ;

– le regard, objet de la pulsion scopique, en évitant la capture de son regard par toute une stratégie de regard en coin, à la dérobee, etc. Il a en horreur que l'Autre le regarde le regarder ;

– les fèces, objet de la pulsion anale, soit par la rétention opiniâtre, soit par leur utilisation pour s'en badigeonner ou badigeonner son cadre.

Notons que les deux premiers objets, la voix et le regard, sont aussi des objets persécuteurs quand ils sont de l'Autre, parce qu'ils manifestent la présence, l'existence de l'Autre, son hétérogénéité radicale, son vouloir, mais aussi parce que par le regard ou la voix invocante, l'Autre jouit littéralement du sujet, en lui volant son regard, en lui imposant ses dires, etc.

L'objet autistique est à différencier de l'objet partiel et de l'objet transitionnel. Ce dernier représente l'Autre maternel auprès de l'enfant, il pallie l'absence de la mère et relie l'enfant à celle-ci (on voit bien parfois que la mère y tient plus que l'enfant et insiste pour que celui-ci l'ait à disposition) ; c'est un objet apaisant. Pour le sujet c'est un objet qui ne fait pas partie de son corps, distinct. L'objet partiel est un objet du corps, qui fait partie du corps de l'enfant (quand bien même il s'agit du sein maternel), qui peut être cédé ou pris par l'Autre : il représente le sujet auprès de l'Autre et a un effet excitatoire, en tout cas jusqu'à la satisfaction de la pulsion. Les objets autistiques, bien que prélevés dans l'*Umwelt*, sont considérés par l'enfant comme faisant partie de son corps, en étant des prolongements naturels, mais sans le représenter pour l'extérieur et ayant un effet d'apaisement dans la relation au monde et à l'Autre. Ils sont à la fois un pont et un obstacle dans la relation à l'*Umwelt*. Ils comptent par leur forme, leur consistance, le mouvement qu'on peut leur donner et à ce titre sont peu investis affectivement : contrairement au doudou, ils sont interchangeables pourvu qu'ils aient les bonnes caractéristiques et soient donc « fonctionnels ». Pas plus que l'objet de la pulsion, il ne veut ni ne peut le céder à l'Autre sans une angoisse massive, voire un désarroi de tout son être. Il est un mixte entre l'objet transitionnel et l'objet partiel.

Le double, comme l'objet autistique, est élu dans l'*Umwelt* mais n'est pas interchangeable, il est au contraire immuable. Il a un effet d'apaisement et aussi de communication avec le monde extérieur ; il peut être l'occasion

quasi exclusive d'échange, voire de dialogue entre l'autiste et son double : il permet la cession de la voix, du toucher, bref, des objets pulsionnels. « L'investissement libidinal de l'autiste passe par le détour de son double. Celui-ci localise sa jouissance, il devient "son centre, sa voix" », comme le note Julia Romp à propos de Ben. De cette erreur quant au point d'insertion de la libido, selon l'expression de C. Soler, il résulte qu'une règle qui vaut pour le double est volontiers acceptée par le sujet lui-même ¹⁰. » Ben est un chat handicapé, qui a du mal, comme Georges, enfant autiste, à se faire une place dans le monde, et le parler-chat initié avec lui, repris par une mère attentive puis par l'entourage, a permis à Georges l'extension de son domaine de communication. Le double est un bord pour l'autiste qui lui permet de faire un pont avec l'altérité ; comme l'objet autistique il a une jambe sur chaque rive.

Ce double peut être un animal (j'ai le cas de Champion, un brave toutou qui remplit aussi cette fonction), un autre enfant (souvent lui aussi en difficulté avec le monde), un adulte plus ou moins proche mais souvent la mère. C'est dans ce dernier cas que j'ai vu se développer une jalousie haineuse à l'égard du père.

Younis

Né dans une famille d'origine algérienne très bien intégrée, prospère, lui sont connus une gestation, une naissance et un développement normaux jusqu'à 18 mois : il se tient assis à 6 ou 7 mois, marche à 11 mois, a gazouillé tôt, a utilisé les mots usuels du nourrisson, sans aucun problème de communication sauf une fuite du regard notée par le pédiatre à 4 mois, aucun problème alimentaire – la mère lui a donné le sein jusqu'à 1 an. Elle l'a gardé sans interruption jusqu'à la naissance de la petite sœur lorsqu'il avait 16 mois : grande prématurée, celle-ci a été hospitalisée durant quatre mois, entraînant l'absence quotidienne de la maman. Younis s'est mis alors à régresser sévèrement : non seulement arrêt du développement du langage mais aussi perte des mots qu'il prononçait, extinction du langage, troubles massifs du sommeil, intolérance à la frustration avec cris et coups, recherche de l'immuabilité en particulier par rapport à ses jouets que nul ne peut toucher, troubles alimentaires avec sélectivité, jeux stéréotypés de type vidage-remplissage, hyperactivité motrice de décharge, troubles de la relation avec agressivité à l'égard des autres enfants, perte totale de l'échange par le regard, etc.

Au total, un syndrome autistique dont les explorations génétiques, métaboliques, ORL, neuro-pédiatriques, électro-encéphalographiques et d'imagerie médicale se révéleront négatives.

Je le rencontre à 4 ans et note très vite une dissymétrie de ses relations avec ses parents : avec la mère il est doux, câlin, consent à venir avec moi sans problème ; quand c'est le père, il se déchaîne, frappant dessus à bras et pieds raccourcis, hurlant. Il ne se calme que dans le bureau, la porte fermée et après avoir vidé tout ce qui peut se vider. Puis il va peu à peu se fixer sur les animaux, les groupant, puis les alignant, d'abord sans distinction d'espèce puis par familles. Un seul, monsieur Gorille, comme je l'appellerai, va rester à part et particulièrement investi : il s'en saisit dès son entrée dans le bureau, le fourre dans sa poche ou le coince sous un bras et ne veut pas s'en séparer à la fin de la séance. Pour éviter des scènes difficiles, je finis par accepter qu'il l'emporte à condition qu'il le ramène à chaque fois ; il y sera très attentif, le cherchant chez lui quand il l'a égaré, aidé en cela par sa mère mais avec des ratés quand c'est le père qui l'accompagne, ce qui provoque de grandes colères chez Younis.

Petit à petit, il s'en sépare, d'abord en le posant en vue dans le bureau, puis en le mettant en vigie, en surveillance sur le faite d'une maison, et enfin en l'oubliant dans le bureau au moment de la séparation des parents. Les enfants sont confiés à la mère et Younis refuse d'aller chez son père le week-end, refuse tout contact quand celui-ci vient le voir et enfin proteste quand celui-ci prend l'habitude de venir en salle d'attente lors des consultations dorénavant assurées par la mère. Ce sont des mots très clairs : « Ah non pas papa », puis plus tard « Encore papa ! ». Il proclame qu'il ne veut que maman, qu'elle est à lui. S'il est en rivalité avec le père et dans une moindre mesure avec la petite sœur, il tolère tout à fait la relation entre sa mère et sa grande sœur.

Il va élaborer en séance des *scenarii* d'une grande violence : un tout petit père Playmobil, nommé comme tel, se fait dévorer par des hordes d'animaux, tuer, écraser par des policiers et leurs véhicules, enterrer sous des tonnes de pâte à modeler. Ou bien, il se retrouve en prison et doit y rester « toujours ». Bref, le déchaînement d'une haine qui ne se cache pas, qui ne se métaphorise pas ou ne se fantasmatiser pas : « Ma mère, ma douce mère est à moi ; l'intrus est hors de la maison et pas question qu'il revienne. » La mère mettra deux ans à m'avouer leur doux secret : il dort avec elle toutes les nuits depuis le départ du mari, comme il le faisait souvent avant. Elle veut que ça s'arrête mais Younis n'y consent pas, proclamant un « Maman est à moi » on ne peut plus clair : l'amour l'introduit comme sujet en même temps qu'à l'exclusivité et à la jalousie.

Mon intervention (« tu l'aimes, elle t'aime mais elle n'est pas ta femme ; tu n'as rien à faire dans son lit ») sera radicale pour qu'il abandonne le lit de

sa mère mais pas la jalousie féroce envers son père, ni le refus affirmé de tout homme dans la vie de sa mère.

Cette semaine il me dit comme il y « consent » d'une manière plaquée à nos normes : « Je dors plus avec maman *paque* je suis trop grand », mais après m'avoir raconté que « papa pas là (en salle d'attente) ; il est à la police ; ils vont le garder comme ça y viendra plus », pour conclure la séance par un « ma maman, je l'adore ! » péremptoire. Nous ne sommes pas dans l'Œdipe névrotique : la coupure radicale au nom du père n'est pas possible ni souhaitable ; la mère dans ce cas n'est pas uniquement objet de désir, mais bien plus joue la fonction de double car elle est le bord obligatoire, la messagère, traductrice, protectrice ; elle joue aussi, comme un objet transitionnel, le rôle de doudou et d'objet autistique : le bord entre lui et l'extérieur, c'est-à-dire aussi bien un accès vers cet extérieur que la résistance à cet accès.

Mots-clés : envie, jalousie, schéma optique, structures, autismes, objet de la pulsion, transitionnel, objet autistique.

* ↑ Conférence sur le thème de l'année « Envie et jalousie(s) dans la clinique analytique », organisée par le ccpo, pôle 9 Ouest, à Rennes le 14 janvier 2017.

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, séance du 11 mars 1964, p. 106.
2. ↑ S. Freud, « Un type particulier de choix d'objet chez l'homme », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1985.
3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, séance du 20 mars 1973, p. 91.
4. ↑ A. Vanier, « Névrose obsessionnelle, névrose idéale », *Figures de la psychanalyse*, n° 12, Toulouse, Érès, 2005, p. 85.
5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 218.
6. ↑ J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 215.
7. ↑ S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », dans *La Vie sexuelle, op. cit.*, p. 93.
8. ↑ S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1972, p. 37.
9. ↑ B. Hattat, « L'efficacité de la phobie », conférence donnée à Rennes le 19 septembre 2015.
10. ↑ J.-C. Maleval, « Quand Georges rencontre Ben, un chat comme double autistique », dans *Recherches universitaires*, 21 mars 2012.